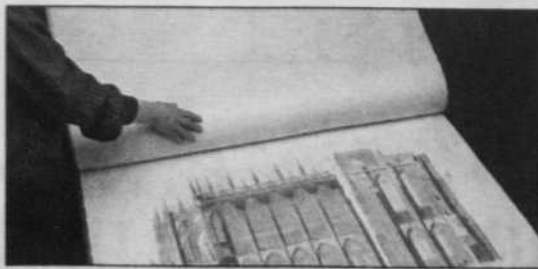


EXPOSITION

125 kilos de livres
au CCA
Page F 2



ENTREVUE

Gilles Archambault
à voix basse
Page F 6

LE DEVOIR

LIVRES

Jacques Poulin et la petite musique des mots



CRISTINA PEDRAZZINI

Revenu au pays il y a cinq ans, après avoir vécu une quinzaine d'années en France, l'auteur discret de *Volkswagen Blues* nous reçoit dans son «nid d'aigle» du quartier Saint-Jean-Baptiste à Québec à l'occasion de la parution de son 11^e roman, *La traduction est une histoire d'amour*.

CHRISTIAN DESMEULES

Au 10^e étage d'un immeuble qui jure avec l'architecture des maisons basses du quartier, l'écrivain accueille le visiteur à la sortie de l'ascenseur, avant de le précéder dans un petit trois-pièces où dominent des tonalités de bleu, quelques rangées de livres sagement confinés dans des meubles bas. Et un silence qui enveloppe.

Au fond de la pièce principale, une grande porte-fenêtre ouvre sur la Basse-Ville et les Laurentides, encore couvertes de trouées blanches. «Et lorsqu'on est sur le balcon, fait tout de suite remarquer Jacques Poulin, on peut même apercevoir l'île d'Orléans.» L'île d'Orléans où il passe désormais une partie de l'année, dans un petit chalet que lui prête un ami, et qui se retrouve, presque tel quel, dans son tout dernier roman.

De l'autre côté de la tour d'habitation, en plongée diagonale, l'ancienne église anglicane St. Matthew et son petit cimetière désaffecté. En deux ou trois coups d'œil seulement, le visiteur pourrait embrasser tout le cadre de son nouvel univers romanesque. Car il y a un cartographe scrupuleux chez Jacques Poulin. Lui qui avoue candidement être incapable d'écrire à distance sur Paris, par exemple, a ainsi toujours tenu à ne mettre dans ses livres que les lieux qu'il pouvait décrire d'après modèle — «C'est un peu idiot, non? Je ne sais pas d'où ça me

vient... Peut-être que les gens ne le remarquent même pas», dit-il.

Sur sa table est posé un livre aux pages écartelées, un exemplaire de *Nikolski*, le remarquable premier roman de Nicolas Dickner. «Comme je viens de terminer d'écrire un livre, j'ai en ce moment un gros appétit de lecture, confie-t-il. Mais je sens que ça ne va pas durer, parce que j'ai déjà envie de commencer une autre histoire.» L'écrivain de 69 ans sent surtout que le temps file et que, s'il doit consacrer chaque fois quatre années à l'écriture d'un nouveau roman, les livres à venir risquent d'être moins nombreux que ceux qui existent déjà. «J'espère que je vais écrire jusqu'à mon dernier souffle», dit Jacques Poulin.

Histoires d'appivoisement

«Un titre, c'est un peu comme l'enseigne d'un café»

Dans le cimetière de l'église St. Matthew, une jeune traductrice un peu farouche, lointaine descendante d'immigrants irlandais, fait par hasard la rencontre de Jack Waterman, l'écrivain dont elle souhaitait traduire un des livres — un roman consacré à la piste de l'Oregon. De fil en aiguille, ce dernier offre à Marine de s'installer dans un petit chalet de l'île d'Orléans et d'y commencer son travail de traduction. Là-bas, entre la vieille chatte obèse nommée Chaloupe et Monsieur Toung, premier ténor des ouaouarons qui colonisent l'étang, la jeune femme recueillera un petit chat noir.

Au fil d'une rapide enquête, de leurs échanges sur la traduction, les livres et l'écriture, Marine et le vieil écrivain remonteront ensemble jusqu'à la propriétaire du petit chat, une jeune orpheline en dé-

trousse du nom de Limoilou.

La «petite musique» est toujours présente dans ce roman. Cette tonalité indéfinissable qui n'appartient qu'aux romans de Jacques Poulin — une expression parfois appliquée à l'écrivain français Patrick Modiano, dont il est d'ailleurs brièvement question dans le roman.

Et comme c'est souvent le cas chez Jacques Poulin, *La traduction est une histoire d'amour* est une suite de courts chapitres aux titres évocateurs ou intrigants: «La petite fille du bout de la route», «La sorcière», «Le cœur d'Anne Hébert», «Jules Verne et le jus de citron». Un détail auquel l'auteur du *Vieux Chagrin* a toujours accordé une attention particulière: «Un titre, c'est un peu comme l'enseigne d'un café», explique-t-il. Quelque chose qui nous donne envie d'y entrer... et d'y passer deux ou trois heures. Comment s'arrêter de lire dans ces conditions? C'est le livre qui nous avale, de chapitre en chapitre, jusqu'au «Paradis terrestre» final.

Histoires multiples d'appivoisement et de contraires qui s'entrecroisent, le roman déborde d'intelligence du cœur, de douceur et d'empathie. Comme toujours, dira-t-on. Le masculin y fait la rencontre du féminin — tous les deux symbolisés par l'immeuble où habite Jack Waterman et par l'île d'Orléans. Et pour confondre ceux qui croient, à tort ou à raison, que tous ses romans se ressemblent, il a pour la première fois confié la narration à un personnage féminin.

La traduction, une école de sobriété

Pour Jacques Poulin, si la traduction est une façon «d'ouvrir» un texte à d'autres lecteurs, elle est surtout une formidable école de sobriété. Traduit en anglais par Sheila Fischman, qui a aussi traduit une centaine d'œuvres d'écrivains québécois — d'Anne Hébert à Michel Tremblay, en passant par Gaétan Soucy ou Monique Proulx —, il entretient une relation privilégiée avec sa traductrice. «On est

comme des amis», précise-t-il avec toute la pudeur qui le caractérise. «Ce que j'ai décrit dans mon petit roman correspond un peu à ce qu'elle essaie de faire», constate Jacques Poulin. On dirait qu'elle se love dans ma façon d'écrire.»

Quelque part dans le récit, Marine prête au roman la définition d'un refuge: «Petite construction en haute montagne, où les alpinistes peuvent passer la nuit.» La partage-t-il? «Elle me plaît bien, cette phrase-là, dit-il. Il y a l'idée d'effort et de sport. J'ai toujours aimé le sport. Ça correspond aussi au sentiment de satisfaction et de repos qui vient toujours après un effort physique. Et quand on lit un roman tard le soir, par exemple, c'est un peu comme si le livre devenait une sorte de refuge dans lequel on passerait une partie de la nuit.»

Trouvée au hasard en feuilletant le dictionnaire, cette citation lui a ainsi permis de boucler un chapitre récalcitrant: «Écrire, on l'oublie souvent, c'est surtout une question de problèmes à régler, de ponctuation, d'adverbes. C'est du bricolage. J'ai toujours troupé qu'écrire, en fait, ça ressemblait beaucoup à ce que mon père faisait lorsqu'il descendait dans le sous-sol pour bâtir une cabane d'oiseaux.»

Nostalgie parisienne

Lorsqu'on aborde Paris, où il a vécu et écrit durant près de quinze ans, son regard s'illumine et cet éternel insatiable devient soudain plus volubile. Les différences lui sautent aux yeux, entre la Ville lumière et cette «grande campagne» qui l'entoure aujourd'hui, de la beauté de l'architecture à la proximité de tous les services, des cafés et des librairies. «C'est une ville pleine de merveilles... J'y serais encore si je n'en avais pas été chassé par le bruit, reconnaît-il en expliquant que d'interminables travaux dans l'appartement du dessus l'ont forcé à plier bagage. J'ai tenu le coup pendant six mois.»

VOIR PAGE F 2: POULIN

LIVRES

Exposition au CCA

Des livres-monuments

FRÉDÉRIQUE DOYON

Dans une toute petite salle du Centre canadien d'architecture (CCA) se déploie une exposition qui fait grande impression. Des livres gargantuesques et lilliputiens tirés de la collection du musée retracent l'histoire physique des ouvrages d'architecture.

Notre époque, qui raffole des formats géants et des records Guinness, n'est pourtant pas celle qui a enfanté les plus grands et les plus gros livres. Au contraire, l'heure est plutôt à l'uniformisation des formats de livres chez les grands architectes actuels. Le plus massif auquel on pense spontanément est le célèbre *S, M, L, XL* dirigé par l'architecte Rem Koolhaas. Mais il fut un temps où la grandeur de l'infolio se conjugait au luxe du projet architectural, aux ambitions et aux moyens des architectes, ou servait carrément de lobby pour concrétiser des projets de construction titanesques.

Représenter les bâtiments ou les salles d'édifice dans les livres a longtemps relevé du défi. Les premières solutions consistaient à insérer des planches repliées (en accordéon) dans les ouvrages, comme le montre un infolio énorme sur la luxueuse décoration des loges privées du pape Léon X supervisée par Raphaël, qui date de 1518-19.

Le livre d'architecture le plus monumental jamais publié s'intitule *Histoire et description de la cathédrale de Cologne* (1823) et cherchait à convaincre le futur souverain d'Allemagne de terminer la

construction de la cathédrale amorcée 700 ans plus tôt. De fait, l'immense gravure détaillée qui ouvre le livre en impose presque autant que le monument lui-même. L'autre bouquin que deux mains de lecteur ne suffiront pas à manipuler pèse 26 kilos et réunit 63 photographies de Carleton E. Watkins d'un domaine californien, le Thurlow Lodge, conçu par l'architecte David Farquharson.

Enfin, l'aspect pratique peut aussi déterminer la dimension d'un ouvrage. A l'autre bout du spectre dimensionnel, les constructeurs ont été des précurseurs de l'ordinateur portable, confinant dans de minuscules ouvrages l'essentiel des principes théoriques de leur domaine de pratique. *Vade mecum*, rappelé dans l'exposition, signifie «viens avec moi». Sir Henry Wotton a écrit un de ces livres de poche, *The Elements of Architecture*, premier petit traité d'architecture qui condense le savoir de tous les grands infolio du XVI^e siècle sur la théorie architecturale.

Mais le poids d'un livre ne se mesure pas qu'en kilo. En témoignage le traité de Vitruve *De architectura*, qui ouvre l'exposition, le seul ouvrage d'architecture de l'Antiquité à nous être parvenu intégralement et dont le CCA possède un exemplaire de la première édition imprimée. A deux kilos et moins de 30 cm² de surface, il ne bat aucun record de taille ou de masse, mais il fait le poids de tout le savoir ancien sur l'art du bâti...

Le Devoir

POULIN

SUITE DE LA PAGE F 1

Lui que des maux de dos, devenus presque légendaires, obligent désormais à écrire en partie debout (comme le faisait Hemingway, l'un de ses maîtres), il lui faut aussi réserver trois sièges lorsqu'il doit prendre l'avion. Les années de nomadisme à travers l'Amérique du Nord et l'Europe semblent à jamais loin derrière.

Mais il y a l'île d'Orléans, par bonheur, et il y a la prochaine histoire à raconter.

Collaborateur du Devoir

LA TRADUCTION EST
UNE HISTOIRE D'AMOUR

Jacques Poulin

Leméac

Montréal, 2006, 134 pages



Jean-François Nadeau

Alors qu'il étudie à Oxford, le jeune Edward King, lord Kingsborough, troisième comte de Kingston, se passionne pour l'histoire des civilisations précolombiennes du Mexique. Nous sommes au début du XIX^e siècle. Lord Kingsborough a entendu, puisqu'on le répète depuis la découverte du Nouveau Monde, que les cités mayas sont en fait l'œuvre des tribus perdues d'Israël. Il le croit, même si on affirme aussi que ces grandes villes de pierres, tout à fait remarquables, ont été bâties par des Chinois, des Normands, des Égyptiens ou même des Mongols venus en Amérique avec leurs éléphants. En fait, depuis la «découverte» du continent, l'Europe entière, bien engoncée dans l'assurance de sa supériorité morale et culturelle, ne veut tout simplement pas envisager qu'une telle civilisation ait pu éclore d'elle-même en Amérique.

Entre 1830 et 1848, lord Kingsborough publie, pour la première fois, les éléments des différents codex amérindiens, dont ceux des Mayas. Dans les différents tomes de ses *Antiquités du Mexique*, il reprend entre autres le plus célèbre texte maya, connu aujourd'hui sous le nom de Codex de Dresde, du nom de la ville allemande où il se trouve. Mais lord Kingsborough attribue à tort ce codex aux Aztèques, tout en enrubannant son propos général d'un charabia mystico-culturel auquel lui seul entend sans doute quelque chose. Dans ses *Antiquités du Mexique*, il reproduit aussi plusieurs textes rares de missionnaires ou d'explorateurs et permet ainsi une meilleure diffusion du maigre savoir sur ces peuples.

Neuf volumes dispendieux pa-

raissent grâce aux efforts de lord Kingsborough. Mais le jeune noble a beau délier les cordons de sa large bourse, cela ne suffit pas à absorber les coûts énormes liés à toute cette opération éditoriale. Il finit ainsi par perdre ses livres après avoir perdu sa fortune à tenter de les publier. A 42 ans, lord Kingsborough perd en plus la vie dans une prison dubinoise où on l'a jeté à la suite des charges de ses créanciers, imprimeurs et papeteriers. A partir de ses livres toutefois, plusieurs travaux s'élaborèrent, dont les feuilles menées plus tard par Frederick Catherwood et John Stephens, qui mettent au jour des pans entiers d'une civilisation pulvérisée par la folie des hommes.

Deux siècles plus tard, nous savons encore peu de choses de l'écriture maya, fondée à la fois sur la rédaction de phonèmes et d'idéogrammes. Et pour cause: il est pour le moins difficile d'étudier ce qui a disparu en fumée. En 1521, le clergé espagnol déclare une guerre aux livres précolombiens. Une croix dans une main, une torche dans l'autre, les catholiques les brûlent tous sur leur passage, depuis la côte de Tulum jusqu'au cœur du continent.

L'évêque de Mexico, Juan de Zumárraga, se montre fier de brûler quant à lui ce que les troupes de Cortés ont pu oublier quelques années plus tôt. De triste mémoire, on se souvient notamment de Zumárraga pour avoir fait apporter sur une place du marché à Tlaltelolco les livres de la bibliothèque de la capitale de l'Anáhuac jusqu'à former là un Himalaya de papier. Des moines, armés de torches, y mettent alors le feu...

Plus au sud, les écritures incas et aztèques connaissent le même sort. En 1583, le concile de Lima ordonne de brûler ce qui reste encore de ces livres, à cause des incantations maléfiques que ne

manquent certainement pas de contenir ces documents...

Même Bartolomé de Las Casas, tenu pour un défenseur des Indiens grâce à son généreux livre, *Très brève relation sur la destruction des Indes*, brûlé en fait autant d'ouvrages précolombiens qu'il peut en trouver.

Des grandes bibliothèques mayas, il ne subsiste plus aujourd'hui que trois ou quatre livres, le plus célèbre étant celui qui passionna lord Kingsborough, le Codex de Dresde. On ne s'étonne pas d'apprendre que l'autre exemplaire le plus fameux, celui-là conservé en Espagne, a été acheté à des descendants de l'incendiaire et meurtrier conquérant Hernán Cortés.

La guerre de conquête contre les Mayas se poursuit jusqu'au début du XX^e siècle. L'armée mexicaine intervient alors pour déloger les fils des Mayas rebelles des anciens villages de leurs pères. Aujourd'hui, la descendance de ces gens vit dans l'ombre de maisons aux toits pourris. A Chichen Itza, un des plus célèbres ensembles précolombiens, des affiches recommandent aux touristes de ne rien acheter de ces Indiens, comme on suggère ailleurs, à Paris ou à Venise, de ne pas nourrir les pigeons... L'archéologie des vivants n'intéresse visiblement personne.

Les suites de la conquête

Par osmose culturelle, la Grèce nous a laissé Platon, Aristote, Homère, Sophocle et bien d'autres auteurs encore. Mais nous ne connaissons jamais vraiment la valeur des lettres de l'Amérique pour cause de destruction massive. Pour cette raison, entre autres, les artefacts de la culture précolombienne méritent aujourd'hui moins d'attention à l'échelle planétaire qu'ils ne le devraient sans doute. Et cette ignorance conduit encore une

partie de l'humanité à formuler, en toute bonne foi, des jugements culturels présomptueux, dignes au fond de ceux de tous les lord Kingsborough du XIX^e siècle.

Ainsi, il y a quelques jours à peine, dans l'impressionnante cité d'Uxmal, au nord de la péninsule du Yucatán, un groupe de visiteurs états-uniens ne voulaient pas croire leur guide mexicain qui affirmait que les Mayas occupaient une bonne partie de leur temps à fabriquer le papier nécessaire aux livres.

«Comment ces Mayas pouvaient-ils posséder des bibliothèques et des livres puisque personne n'en a jamais vu un seul», demandaient sans malice ces visiteurs venus du pays de l'oncle Sam? Pris de court, piégé par son anglais approximatif qui bouillait dans son crâne sous le haut soleil, le brave guide ne pouvait pas même ajouter que les ouvrages mayas, très sophistiqués, étaient élaborés sur du papier de fibre de bois de haute tenue ainsi que sur des feuilles d'aubier de ficus finement martelées, avant d'être cousus en accordéons, enduits de chaux et de pigments de couleurs...

Devant les prodigieuses réalisations architecturales précolombiennes du Yucatán, plusieurs touristes continuent de croire qu'elles ne sont, tout compte fait, que les œuvres surprenantes de peuples primitifs, des peuples un peu plus ingénieux que les autres, certes, mais sans plus.

Bien qu'ils sachent qu'il y a eu conquête, les touristes acceptent en somme, sans trop poser de questions, le spectacle des ruines mayas comme ils subissent les variations de climat au quotidien, c'est-à-dire comme si c'était dans l'ordre normal des choses. D'une certaine façon, le système de compréhension du monde que souhaitaient établir les colonialistes européens a donc fini par triompher. Au Yucatán comme ailleurs, seules l'ignorance et la bêtise semblent à jamais impossibles à renverser.

jfnadeau@ledevoir.com

EN APARTÉ

Le Yucatán, capitale mondiale du livre

Nous savons encore peu de choses de l'écriture maya, fondée à la fois sur la rédaction de phonèmes et d'idéogrammes

Les Éditions de

L'HEXAGONE

félicitent René Derouin, premier artiste canadien à recevoir l'Ordre de l'Aigle aztèque, la plus haute distinction du Mexique décernée à un citoyen étranger.

252 p. • 39,95 \$ www.edhexagone.com

Les Éditions du Noroît

Nouveautés 2006

35 ans de poésie

Catrine Godin
Les ailes closes

Claudette Frenette
La ligne entre les rives

La Chaire de recherche du Canada en esthétique et poétique de l'UQAM présente

PUISSANCE DU POÈME POUR UNE « AUTRE » HISTOIRE

30 mars 2006

COLLOQUE

13h 30
Pierre Ouellet : présentation

13h 45
Philippe Beck
HISTOIRE DE PAS
Finalités du poème d'après Jochmann
Suivi d'une lecture de *Chants populaires*

15h
Jean-François Bourgeault
LA MÉLANCOLIE DE L'ARCHIVE

16h
Guillaume Asselin
PAROLE EXATIQUE

16h 30
Michaël La Chance
PAROXYSMES

16h 30
Simon Harel
BRACONNAGES IDENTITAIRES

Maison Ludger-Duvernay
82, rue Sherbrooke ouest
Montréal (Métro Place des Arts)

LANCEMENT 17h 00

BRACONNAGES IDENTITAIRES
Un Québec palimpseste
Simon Harel

PAROXYSMES
La poésie typographique
Michaël La Chance

LA LITTÉRATURE EN PUISSANCE
avec
Étienne Beaulieu
Georges Leroux
Eric Méchoulan
Pierre Ouellet
Sarah Rocheville
Lionel Ruffel
Sylvano Santini
Jean-Pierre Vidal

La littérature en puissance
autour de Giorgio Agamben
sous la direction
Guillaume Asselin et
Jean-François Bourgeault

TERRITOIRES FÉMININS
sous la direction de Sylvie Mongeon
L'ARTIFICE : TEXTE ET IMAGE
sous la direction de Karine Drolet et François Gonin

CEP UQAM
esthétique et poétique

Entrée Libre
Informations : 514 987 3000 # 1578
www.esthetiqueetpoetique.uqam.ca

les éditions du passage

Bourbon Street - New Orleans 1955
George S. Zimbel | Préface de Zachary Richard
Photographies des rues, clubs de jazz et cabarets de la Nouvelle-Orléans de 1955.
Textes et photographies, 2006

« Merci à George Zimbel de nous offrir ce témoignage de l'âge d'or de Bourbon Street, une époque à la fois sinistre et civilisée, décadente et glorieuse. » Zachary Richard

Edmund Alleyn - Indigo sur tous les tons
Collectif, sous la direction de Jocelyne Jean.
Gilles Lapointe, Ginette Michaud
Hommage au peintre Edmund Alleyn.
Textes, œuvres, DVD, carnet de notes, 2005

« C'est tellement rare, des livres d'art québécois de cette qualité, que nous le plaçons très haut dans notre palmarès des beaux livres cette année. »
Jocelyne Lepage, La Presse

Têtes de violon
Sylvain Rivière | Maude G. Jomphe
Photographies de 64 violoneux des îles de la Madeleine.
Prose et poésie, 2005

« On y sent le vent des îles qui souffle partout et fait presque vibrer les cordes des violons. »
Le jury du Prix Mnémo

À PARAÎTRE 19 avril

PRIX MNÉMO 2005

LITTÉRATURE

Aimer nous absente



Suzanne Giguère

« **J**e suis venue pour la fin des choses. » L'écriture apparaît simple, épurée comme du Mozart. Partout vous rencontrez des phrases qui vous touchent. Une femme observe du coin de l'œil sa mère dont la pensée et les pas vacillent. Elle se remémore, telle une « musique, exactement », l'enfance et ses fantômes. *La Musique, exactement* parle du vieillissement et de la perte de l'innocence, de la fragilité humaine, de la finitude. A travers des pages graves et radieuses.

Luce est de retour en Gaspésie, le pays d'eau de son enfance. « *Ma mère se tient immobile et tremblante sur le perron, rendue au dur labeur d'habiter encore pour quelque temps ce monde.* » La peine infinie de Luce de la voir ainsi. « *J'aurais voulu qu'une cure miraculeuse lui permette de se dresser comme une seule femme au-dessus de sa terrible fragilité.* »

Le soleil glisse dans le ciel d'un bleu inépuisable. Assise sur la grève, la narratrice respire les odeurs salines, les effluves de varech, identiques à celles de l'enfance. La mer moutonne. Ses mains fouillent dans le sable à la recherche des traces du passé.

Luce a cinq ans. Elle remplit sa petite valise fleurie, se rend jusqu'à l'intersection de la route puis attend accroupie sur sa valise le retour de son père. Il est chanteur d'opéra. Chaque semaine il fait la navette entre la Gaspésie et Montréal. « *Lorsqu'il surgissait, mon cœur était si fébrile que mes mots se mélangeaient dans ma bouche.* » La fillette rentre avec lui main dans la main. Il lui a manqué. Son père n'y voit qu'une fantaisie de gamine. « *Il arrive qu'on appelle au secours et que les gens n'y voient qu'un sourire.* » Émerge l'image du père absent qui la laisse à l'autre bout du monde aux mains d'une tante hautaine et capricieuse et d'une mère besogneuse et épuisée.

La présence enthousiaste du père chasse l'atmosphère lourde et triste de la maison. Ses retours ont le goût du bonheur. La mère de Luce revêt sa robe bleu pâle. De la fenêtre entrouverte jaillit un air d'opéra. Verdi, Mozart, Wagner. Dans le jardin sa mère redevient fillette sur la balançoire pour le sourire de son homme. « *Il était doux de l'entendre rire.* » Délicates empreintes de bonheur. « *Entre quiétude, dahlias et évasion.* »

Puis, de nouveau, les chagrins des départs. « *Les dimanches, c'était une porte qui claquait suivie d'une éternelle attente [...] il devait se douter qu'à distance, l'amour s'inquiète.* » L'enfant, trop jeune, ne peut identifier la blessure de sa mère au centre de ses yeux.

Les années déboulent les unes sur les autres. La mort subite du père met fin brusquement au temps des jeux et de la légèreté. « *La mort comme le soleil Luce ne peut la regarder en face.* » Trop de mots restés en travers de la gorge, de tendresses tuées. L'épaisseur de l'absence. Une petite fin du monde.

Luce découvre la liaison de son père avec la femme de son impresario. Comme le font souvent les petites filles, elle a mythifié son père. « *Les filles ne possèdent pas une idée très juste des pères, un bel amour les égare.* » Elle découpe, ligne par ligne, toutes les lettres de l'amante, les colle sur chacune des pages d'un roman que lui a offert son père pour ses quatorze ans. « *La vie de papa et de Lauretta enclose dans un roman d'Alexandre Dumas.* »

Les années dégringolent. Pour la première fois, le cœur de Luce bat la chamade. « *Sendormir pour la première fois le nez collé à la nuque d'un homme dans les odeurs de terre et de campagne mêlées.* » Refusant de rester du côté des décors et du chagrin de sa mère, elle quitte la Gaspésie pour Montréal, entreprend des études en art, avec le désir fou de « *relancer la beauté là où elle se terrait* » et de reconquérir des joies neuves.

Pages d'une grande sensibilité

Le soleil sombre derrière la ligne d'horizon. De main Luce emmènera sa mère au centre d'accueil. « *J'aurais voulu ne pas terminer sur ça, ne pas finir sur la tristesse.* » Ces dernières années, elle s'est réconciliée avec elle. « *Maman n'a jamais su demander, du moins de la bonne manière. Les soupirs, la peine sont des voix limitées [...] maman avait fait tout ce qu'elle pouvait.* » C'est un peu toujours ça, l'amour: une façon de se perdre, de dériver. « *Aimer nous absente. Mais il faudra le dire, un matin, devant nos peaux écorchées, rappeler qu'aimer c'est sans fond.* » Luce imagine sa mère sur la galerie du centre d'accueil regardant avec les autres pensionnaires les lilas rouiller doucement. Elle chasse cette image, puis en fixe une dernière.

L'écriture lyrique de *La Musique, exactement* épouse autant les fluctuations de la marée que les propos de la romancière qui, avec pudeur et réalisme, nous donne à lire des pages d'une grande sensibilité sur l'amour, la vieillesse et la perte. Le roman émeut et laisse le lecteur seul avec des images profondément durables qu'éveille le récit admirablement maîtrisé.

Depuis une dizaine d'années, la romancière consacre tout son temps à l'écriture, colore la vie avec les mots, reconforte, invente. On trouve ses textes et critiques dans diverses revues littéraires. Elle écrit également pour la radio, la scène et la vidéo. *La Musique, exactement* est sa quatrième œuvre de fiction.

Collaboratrice du Devoir

LA MUSIQUE, EXACTEMENT

Micheline Morisset
Québec Amérique, coll. « Littérature d'Amérique »
Montréal, 2006, 128 pages

ESSAI

Le mal de vivre, nécessaire à l'art?

GUYLAINE MASSOUTRE

vain après sa libération et durant son exil français.

Qui n'a pas frissonné en écoutant l'exécution parfaite d'une pièce musicale? Ce bonheur inouï, expérience de la perfection, nous inonde d'un bonheur indicible. Or Tzvetan Todorov y consacre son nouvel essai, *Les Aventuriers de l'absolu*, un sujet fait pour toucher le plaisir, le sacré, l'infini en art.

La grâce ou l'absolu, ces instances semblent nous surplomber. Outre l'expérience, est-ce lié à des codes, des valeurs, une invention? « *L'aspiration à la plénitude et à l'accomplissement intérieur se trouve dans l'esprit de tout humain, et depuis les temps les plus reculés; si nous avons du mal à la nommer, c'est qu'elle prend des formes extraordinairement diverses* », écrit Todorov, qui s'intéresse moins aux définitions qu'à la plénitude vécue. S'il parle d'art, c'est que « *l'accomplissement* » serait là « *plus facile à observer* ».

L'extase de l'amateur d'art ne tombe pas du ciel; elle repose sur une configuration précise, rappelle le théoricien. Aussi demande-t-il à trois écrivains comment ils ont relevé le défi de donner une forme tangible à l'absolu. Il signe ainsi dans ce livre trois essais biographiques interreliés, graphie « *intensément sélective* » des faits et événements capés dans « *la richesse infinie des dizaines de milliers de journées vécues* ».

L'esthète par excellence des lettres de la Grande-Bretagne, c'est Oscar Wilde, né à Dublin en 1854. Victime des préjugés de son temps, il fut condamné en Angleterre pour son homosexualité, illégale, à végéter dans les humiliations de la prison. Entre le brillant *Portrait de Dorian Gray*, recherche de la beauté absolue, et sa mort en 1900, seulement dix ans se sont écoulés.

Todorov plonge dans la liaison fatale entre deux hommes et dans le procès. Il décrit la déchéance de l'écrivain, ce « *long et ravissant suicide* » que Wilde annonçait en ces mots, de manière prophétique, au tout début de sa carrière d'écrivain. Todorov interroge la chute de la gloire et la stérilité de l'écri-

vain après sa libération et durant son exil français.

L'énigme de l'homme fascine Todorov. Comment la vie peut-elle rejoindre la littérature et, inversement, l'une, faite tragédie, ne plus pouvoir inspirer l'autre? « *Ma vie que j'ai tellement aimée — trop aimée — m'a déchiré comme l'aurait fait un tigre* », écrivait Wilde à la fin. Todorov y voit un destin. Le terme étonne, mais il souligne ce que l'essayiste préfère désormais: l'homme plutôt que l'œuvre. Peut-on lire vraiment sans connaître les auteurs? Ce serait peut-être perdre l'objet même de la littérature. Juste retour au vivant?

Rainer Maria Rilke

Ce grand poète allemand avait mis la recherche de l'absolu au pinacle de sa vie. À sa mort en 1926, il ne connaît plus, depuis le début du siècle, que de profonds états dépressifs. Angoisses, étouffements, leucémie, délire, aucun enfer ne lui est épargné. Le mal de vivre se double d'un mal d'aimer. Pourtant, jusqu'au bout, selon Todorov, son écriture demeure sublime.

Stephan Zweig, lorsqu'il prononce un discours à sa mémoire, souligne chez Rilke cette dissociation des extrêmes que Todorov qualifie de « *baudelaireenne* ». L'essayiste explore à son tour l'idée de « *nécessité impérative* », de « *besoin vital* » d'une vie supérieure par la poésie. Cette religion de l'art, bien partagée en son temps et dans ceux qui le précèdent, est-elle le prix à payer pour que l'œuvre s'accomplisse? Lorsque l'histoire rejoint le poète, le voilà bousculé dans sa tour d'ivoire.

Todorov montre Rilke se débattre avec Mussolini, la révolution d'Octobre, l'extrême gauche incarnée par ses amies Claire Goll et Sophie Liebknecht, tout près de Rosa Luxembourg. Mais lorsqu'il se retire du monde, y compris de l'amour, lui si séduisant, seul parce que créer l'impose, un profond malheur, inacceptable au lieu le plus intime de soi, s'inscrit en un exil douloureux. Cette ascèse, « *besoin contradictoire* », avance Todorov, finira par emporter le poète dans l'autre monde. Faut-il souffrir pour être un génie?

Marina Tzvetavaeva

Elle a correspondu passionnément avec Rilke. La poétesse moscovite, exilée de son pays tout autant par les privations — une de ses filles est morte de faim — que par le chaos de la révolution, a connu la vie la plus dure des trois écrivains. Le récit de Todorov se fait heurté, presque froid, pour évoquer les déchirures que la vie réserve à celle qui s'adonne malgré tout à sa vocation. Il la dépeint obstinée, d'une « *loyauté inébranlable* », sans ménager les termes les plus absolus.

Tzvetavaeva est aussi mère. Après l'exil parisien où elle n'est plus rien, lorsque de retour en Russie sa fille est envoyée au Goulag, son mari emprisonné, elle renonce à écrire. Celle que les difficultés ont plutôt portée à la résistance, celle qui fustige le fanatisme et la violence des pouvoirs opposés, évite-t-elle les ravages de l'asservissement totalitaire? Lorsqu'elle se suicide, elle avait délivré dans ses vers son message d'amour.

L'admiration de Todorov pour son œuvre, remise en contexte, est un hommage à l'humilité et à la grandeur de Tzvetavaeva. La mort frappe fort, dit-il, ces êtres qui ont fait vertu d'exception, mais leur œuvre aide à vivre. Non, le malheur n'est pas une condition du sublime. D'autres exemples abondent dans le dernier chapitre, qui montrent également que « *l'exigence de beauté ne suffit pas pour ordonner une existence* ». Cette croyance, les aventuriers de l'absolu l'ont payée cher. Et si, entre la vie et l'œuvre, il n'y avait pas à choisir quel admirer exclusivement?

Notons enfin la parution, chez le même éditeur, d'un autre essai de Todorov, *L'esprit des Lumières*, consacré à un examen critique de cet héritage intellectuel.

Collaboratrice du Devoir

LES AVENTURIERS DE L'ABSOLU

Tzvetan Todorov
Robert Laffont
Paris, 2006, 278 pages

BLUE 8^E FESTIVAL LITTÉRAIRE INTERNATIONAL DE MONTRÉAL METROPOLIS BLEU

du 5 au 9 avril 2006

Une ville, des mots • The City of Words • Ciudad de las palabras

WWW.METROPOLISBLEU.ORG

Hôtel Hyatt Regency Montréal

1255, Jeanne-Mance / Métro Place-Des-Arts

Info Festival : 937-BLEU



129 ÉVÈNEMENTS EN 5 JOURS : SPECTACLES, TABLES RONDES, LECTURES, ATELIERS, LANCEMENTS, CONFÉRENCES... PRÈS DE 300 PARTICIPANTS : Michel Tremblay ■ Derek Walcott

■ Tomàs Segovia ■ Andreï Makine ■ Ruth Reichl ■ François Schuiten ■ Noëlle Châtelet
■ Carlos Somoza ■ Erel Adnan ■ Yann Martel ■ Jean-Claude Germain ■ Louise Dupré
■ Benoît Peeters ■ Mark Tewksbury ■ David Bezmozgis ■ Jean Barbe et beaucoup d'autres.



Les conseils de vos libraires indépendants

MA VIE NE SAIT PAS NAGER

Élaine Turgeon, Québec Amérique, 10,95\$

Geneviève et Lou-Anne, deux voix jumelles et dissonantes, écrivent des témoignages bouleversants qui appellent la délivrance de l'âme, cris de douleur nés du tréfonds de soi, l'une pour mourir, l'autre pour survivre. Ce roman est une bouée qu'on jette à la mer, une lecture de l'abîme et du naufrage: une lumière sur le suicide.

Brigitte Moreau librairie Monet (Montréal)

LE PARFUM DES FILLES

Camille Bouchard, Dominique et compagnie, 9,95\$

Julie, la grande sœur, a cessé de sourire, elle s'est transformée en cerf-volant. Pour Colin, 9 ans, la détresse est accablante. Impossible de trouver le réconfort auprès de parents inaccessibles, emmurés dans une terrible souffrance. Un bijou de tendresse et d'émotions!

Jacqueline Chavignol librairie Clément Morin (Trois-Rivières)

COMMENT DEVENIR UN ANGE

Jean Barbe, Leméac/Actes Sud, 28,95\$

Des personnages attachants, dont les destins s'entrecroisent de 1980 à nos jours. Épopée contemporaine sur l'amitié et l'indépendance, écrite avec une lucidité et une justesse qui enchantent. Jean Barbe nous entraîne dans son sillon avec un roman remarquable.

Michèle Roy librairie Le Fureteur (Saint-Lambert)

LA PEUR AU VENTRE

Julie Hubert, Septentrion, 24,95\$

Une heureuse rencontre entre un vétéran de la guerre 39-45 et une écrivaine qui engendre un récit sans pudeur, non dénué d'esprit et de tendresse, et empreint d'une grande charge émotionnelle.

Christian Vachon librairie Pantoute (Québec)

DISPARUES SOUS LE SIGNE DE L'INFINI

Sylvie Nicolas, Québec Amérique, 19,95\$

Roman où la suspicion et l'étrange folie des occupants de l'immeuble, dans lequel deux femmes ont mystérieusement disparues, devient une élucidation du mystère de leurs propres existences. Une histoire insolite relevant de l'esprit et d'un humanisme assuré.

Sophie Lapointe librairie Les Bouquinistes (Chicoutimi)

le libraire

Bimestriel littéraire gratuit

www.lelibraire.org

Maintenant disponible

Une réalisation des librairies indépendantes :



Des mythes et des hommes

Entrevue Roxanne Bouchard

Bande dessinée Un hiver riche en saveur

Musique Luc Plamondon

Avec l'aide de Patrimoine Canada

Canada

LITTÉRATURE

Les mots qui nous font



Louis Hamelin

«C'était une vie qui ridait le visage, qui dégraisait le corps et qui rendait content. Nous connaissions nos voisins. Les fêtes et les chagrins étaient partagés. Nous élevions nos enfants comme si la vallée leur avait donné naissance et devait les conserver. J'étais alors un enfant, dans ce lieu qui voyait en moi son avenir.»

Mark Spragg a connu une enfance dont la plupart des enfants ne peuvent que rêver en tournant les pages d'un livre ou devant la télé: chevaux, cow-boys, grizzly. Un ranch à deux pas du parc de Yellowstone dans un pays sauvage qui n'était pas encore l'Amérique de George W. Bush, changeant ses lois pour autoriser les forages pétroliers dans les parcs nationaux de l'Ouest et de l'Alaska. Un monde où tout est à prendre et où rien n'est donné, où rien ne se perd, où le cheval bon pour la casse sert d'appât pour attirer le grizzly, qui à son tour attirera le chasseur. Bienvenue dans l'anti-Brokeback Mountain, où les hommes sont de vrais hommes, où même les enfants sont des hommes et où le cow-boy qui vient de s'entourer la main jusqu'à l'os en dépeçant un wapiti serre les dents et regarde le sang qui pisse et son doigt qui pend au bout d'un lambeau de cartilage et de peau

en disant: «J'aimerais bien le garder, ce fils de pute. Si j'en meurs pas, il pourrait me servir pour me décrocher le nez quand je serai vieux.»

C'est un Ouest sauvage qui ressemble au mythe et c'est pourtant tout le contraire de la vie libre, car ce ranch des années soixante est aussi une pourvoirie qui propose la grande aventure aux médecins, avocats et politiciens de la côte est capables de se la payer. Et c'est là que l'histoire de Spragg devient intéressante, qu'on quitte l'imagerie d'Épinal pour entrer dans la réalité de l'entreprise familiale.

Les enfants ne font pas de vieux os au Ranch des Sabres-Croisés: ils ont été conçus pour grandir et devenir des travailleurs au service du gagne-pain commun. «C'est trop bête, que ta mère et moi on n'ait pas eu d'autres gosses, lance le père au narrateur. Il y aurait du travail pour dix autres comme toi, ici.» Pas facile d'être le fils de l'homme Marlboro. J'ai connu, dans le Nord, à l'époque, un homme qui lui ressemblait. Pourvoyeur, comme par hasard. Un dur au cœur encore plus dur, qui commandait le respect et l'accordait parfois. Aux antipodes d'Azarius Lacasse et des autres pères mous de la littérature québécoise... L'amitié et la tendresse d'un tel homme se découvrent avec la soudaine gêne d'une nudité, se glissent entre les gestes et les mots comme une coulure au fond d'un puits.

Prenez le père du narrateur de *Là où les rivières se séparent*. «Mouille-les bien, dit-il en désignant [mes] bottes d'un signe de la tête. J'ai pas envie que t'aies des ampoules et que tu ne penses plus qu'à tes pieds.» Ça, c'est peut-être la phrase la plus affectueuse qu'il soit capable de prononcer. Et il faut paradoxalement une grande sensibilité d'écrivain pour arriver à saisir ce personnage dans son essence même et à nous le rendre presque sympathique sans jamais verser

dans la caricature, bien au contraire. Le mythe, oui, mais dans toute son humaine complexité. On est bien loin des petits lecteurs de Freud qui réglent leurs comptes avec Popa.

Le style de ce livre est une grande réussite, qui allie poésie, laconisme, sobriété et beauté à couper le souffle. Capable de tourner des images qui nous rendent en une seule phrase ce monde en train de disparaître plus réel que la pièce où nous nous tenons assis, le livre posé sur les genoux, et de reprendre à son compte la tranquille verdure d'une langue façonnée par l'action des corps à travers le temps. L'écrivain adulte ressuscite un petit garçon qui possède déjà, c'est son droit et son privilège, un univers à lui et son propre panthéon, sa galerie de personnages bons et mauvais, mais toujours inoubliables et qu'il juge tout en leur donnant vie. Le cuistot: «L'idée que ce vieillard à un jour touché une femme sans avoir à la ligoter me fait l'effet d'un serpent qui serait tombé dans le col de ma chemise.»

Il y a cette attention, cette présence de l'écriture aux gestes qui les rend comme incantatoires plutôt que simplement quotidiens et qui vient du Hemingway de *La rivière au cœur double*, comme si l'homme était fait de ses actes et que l'écrivain ne pouvait se trouver qu'à travers eux, dans leur humble répétition. Rassembler les chevaux à quatre heures du matin, les seller, les monter, les attacher, les libérer, les rattraper, les ferrer, les déferer, connaître la terre grâce à la chaude intercession de cette puissance contenue, centaure américain. «Au Wyoming, les chevaux ont la priorité», dit le code local de la route. Et toutes ces pistes à flanc de montagne nous conduisent, sinon vers la frontière mexicaine, du moins au cœur du domaine de Cormack MacCarthy, autre grand chantre de l'équation «garçon + cheval = homme», et un styliste de première catégorie, capable de décrire sur des pages et des pages l'installa-

tion d'un piège à loup. Hemingway, MacCarthy, Spragg. Décidément, les mythes ont la vie dure...

Dans une lettre à un ami, Papa Hemingway, justement, regrettait de ne pas avoir visé au ventre tel grizzly du Montana pour virilement l'inciter à charger. Aujourd'hui, il aurait sans doute des problèmes avec sir Paul McCartney et sa douce... Mais Spragg, heureusement, a retenu la leçon de style et non la cruelle idolâtrie du Chasseur blanc. «Je ne les vois pas comme des hommes. Je les vois comme de gros scouts bruyants, comme des enfants obèses et chauves. J'imagine qu'ils viennent chez nous gagner leur badge d'ours. Pas pour tuer quelque chose d'ordinaire qu'on peut manger, mais pour tuer quelque chose d'extraordinaire qui pourrait les manger.» Un enfant homme qui fait la leçon à des hommes enfants.

Et un enfant miraculeux, vraiment, puisque, au cœur de cette sauvagerie élémentaire, parmi ces cow-boys au laconisme assassin, il a grandi au milieu des livres... «rangés sur des étagères dans la maison où vivent mon père et ma mère [...]. Il y en a des milliers. Mon père lit. Mon père demande à mon frère et à moi de lui parler de ce que nous lisons.» Encore une leçon, et peut-être la plus belle. La rencontre d'un monde intérieur et d'un paysage, ou comment bâtir sur du solide: «C'est comme si je prononçais à l'oreille de la montagne tous les mots dont je suis fait.»

Collaborateur du Devoir

LÀ OÙ LES RIVIÈRES SE SÉPARENT

Mark Spragg
Traduit de l'américain par Laurent Bury
Albin Michel
Paris, 2005, 340 pages

L E T T R E S F R A N C O P H O N E S

Vous avez dit francophonie?

LISE GAUVIN

Alors que vient d'avoir lieu à Paris le Salon du livre consacré aux littératures francophones, plusieurs questions se posent. La première, gênante parce que récurrente et toujours irrésolue: que recouvre au juste la notion de francophonie? Une étiquette commode servant à regrouper les anciennes colonies françaises? Une manière de désigner les locuteurs français hors de France tout en les marginalisant? Une façon pour l'E-

tat français d'assurer sa présence au sein d'organismes internationaux? Quoi qu'il en soit, dès que l'on tente de préciser le sens du mot, il y a toujours un reste, c'est-à-dire des exceptions, des éléments qui ne cadrent pas avec la définition. Les écrivains antillais, comme les réunionnais, pourtant considérés comme faisant partie de cet ensemble flou que l'on nomme la francophonie littéraire, ne figurent pas parmi les invités officiels du Salon à cause de leur nationalité française. On ne s'en sort pas aisément. Quant aux auteurs de la Belgique, ils appartiennent à ce qu'on pourrait nommer une francophonie de proximité, souvent difficile à distinguer du corpus littéraire français. Romancier francophone, Weyergans?

Le Salon de Paris et le Festival francophone qui l'accompagne semblent entretenir à dessein les ambiguïtés. Dans l'esprit des Français, l'image de la francophonie reste d'abord liée au contexte de la colonisation, et plus particulièrement à l'Afrique. Ainsi, la collection «Continents noirs», créée depuis peu chez Gallimard, a-t-elle été assortie dans ses premières publications d'une postface annonçant un renouveau de la littérature analogue à celui qu'a accompli, dans les arts plastiques, la sculpture africaine. Mais les auteurs eux-mêmes sont les premiers à signaler les dangers d'exclusion qui les

menacent et à revendiquer une appartenance entière à la littérature française, ou plutôt à une littérature francophone dont la littérature française serait l'une des composantes. Telle est la position défendue dans une émission de *Culture et dépendances* par Alain Mabankou, dont le dernier roman, *Verre cassé*, a été salué par de nombreux prix. Telle est aussi, à peu de choses près, le statut que souhaite un Tahar Ben Jelloun, qui se dit un écrivain français d'origine marocaine. On peut jouer sur les mots. Il n'en reste pas moins que l'appellation «francophone», si elle permet de donner une certaine visibilité aux productions littéraires de la «périphérie» — et c'est ce qui justifie, notamment, l'existence de notre chronique —, ne saurait être une frontière ou un cadre fermé. Les écrivains, sans doute est-il nécessaire de le rappeler, sont écrivains avant d'être francophones, allophones, migrants, postcoloniaux ou quoi que ce soit d'autre.

Toujours la même question

On comprend dès lors l'agacement d'un Tahar Ben Jelloun à se faire poser toujours la même question: pourquoi écrivez-vous en français et non en arabe? En 1994, alors que je l'interrogeais sur la plainte émise par une machine à écrire dans *L'Homme rompu*, à propos de «l'immense poids de la

langue française», il me répondit avoir constaté que la langue arabe est beaucoup plus riche, plus variée que la langue française. Et il ajouta: «Ce que je fais souvent avec une espèce de naïveté ou de simplicité, c'est traduire littéralement certaines expressions arabes qui font sourire les lecteurs français mais sont des clin d'œil à mes lecteurs marocains.» Dans l'émission littéraire plus haut mentionnée, il précise qu'il ne pourrait pas aborder certains sujets en arabe, parce que cette langue reste pour lui la langue du Coran, une langue sacrée et il y a en arabe une vaste littérature érotique. Il s'agit donc d'autocensure, admet Ben Jelloun, qui ne se prive aucunement, dans son dernier roman, *Partir*, de décrire des scènes d'amour en français.

Partir reprend certains des thèmes déjà abordés dans ses romans précédents, celui de la corruption par exemple, qui touche toutes les couches de la société et que le principal personnage du récit, Azel, tente d'abord de dénoncer: «Après avoir bu quelques bières, Azel s'adresse à lui en criant, prenant les gens à témoin: regardez ce gros ventre, c'est celui d'un pourri, regardez sa nuque, elle montre assez combien cet homme est méchant, il achète tout le monde, normal, ce pays est un vrai

marché, ouvert vingt-quatre heures sur vingt-quatre, tout le monde se vend, il suffit d'avoir un petit peu de pouvoir, ça se monnaie, et ça coûte pas cher, à peine le prix de quelques bouteilles de whisky, une soirée avec une pute, mais pour les gros coups, ça peut aller loin, de l'argent passe de main en main, tu veux que je ferme les yeux, précise-moi le jour et l'heure, l'auras pas de problème, mon frère [...] c'est ça le Maroc, y en a qui triment comme des fous, ils travaillent parce qu'ils ont décidé d'être intègres, ceux-là, ils travaillent dans l'ombre, personne ne les voit, personne n'en parle alors qu'on devrait les décorer, parce que le pays fonctionne grâce à leur intégrité, et puis il y a les autres, ils sont légion, ils sont partout, dans tous les ministères, dans notre pays bien-aimé, la corruption, c'est l'air que l'on respire.»

Faute de pouvoir modifier les choses, faute surtout de pouvoir trouver un véritable emploi, Azel, pourtant diplômé en droit, ne rêve que de départ et d'évasion. C'est aussi le cas de sa sœur, Kenza, et de la petite Malika, devenue malade par suite de son travail à l'usine de crevettes. Et de plusieurs autres jeunes à l'*avenir bouché*. Azel, déterminé à partir, accepte l'offre d'un riche touriste espagnol, Miguel, de venir s'installer avec lui à Barcelone. Mais la vie luxueuse qu'il mène alors n'est pas sans une contrepartie moins avouable, et voilà que le jeune homme perd l'estime de lui-même et, comme sa sœur Kenza, elle aussi expatriée grâce à la complicité de l'Espagnol, songe à revenir dans son pays.

Le besoin de partir

À travers cette triste histoire d'émigration se lit la difficulté de quitter la terre d'origine, aussi inhospitalière soit-elle. Ainsi de Kenza qui, de l'Espagne où elle vit, éprouve la nostalgie du hammam: «C'est là qu'elle avait appris le Maroc, comme une langue quasi étrangère. Les silences, par exemple, pouvaient se traduire. Au pays, les femmes qui se taisent ne le font pas parce qu'elles n'ont rien à dire, mais au contraire parce que ce qu'elles ont à dire, peu de gens sont susceptibles de l'entendre et de le comprendre.»

Et le roman de se terminer sur l'évocation fantastique d'un bateau chargé de ramener au Maroc les uns et les autres, avec la compagnie d'un certain Flaubert, personnage d'origine Camerounaise qui tente de faire son entrée dans les pages du roman, tout comme un certain Panza et son maître Don Quichotte. Et enfin apparaît Moha, l'*immigré anonyme*, cette fois emprunté à Ben Jelloun lui-même et présenté comme celui qui, paré à beaucoup d'autres, a «entendu l'appel du large». Le besoin de partir, semble dire le romancier, fait partie de l'imaginaire humain, au même titre que le besoin de fiction, et cela quelles que soient les conséquences plus ou moins heureuses des actions ainsi engagées.

Collaboratrice du Devoir

PARTIR

Tahar Ben Jelloun
Le Seuil
Paris, 2006, 267 pages



La fugitive

L'histoire de la femme la plus célèbre du monde.

Un roman de FRANCINE LEMAY

Récipiendaire du prix du Livre élu 2005 (France)



Offert en librairie au prix suggéré de 24,95 \$

« Cet ouvrage est, selon moi, un incontournable pour l'ensemble des lecteurs et lectrices, peu importe leurs croyances. Un roman qui deviendra vite un succès littéraire. »

Denis Lévesque, animateur de l'émission *Votre quotidien*, CHRM Matane

LES ÉDITIONS LOUIS HAMELIN INC.

Livres et bandes dessinées
Neufs et d'occasion
Sur le campus UQAM, à deux pas de la Grande Bibliothèque
514-288-4350
Angle de Maisonneuve et St-Hubert

Nous achetons à domicile livres de qualité
BOUQUINERIE SAINT-DENIS
4075, rue St-Denis, angle Hubert, 288-5567
BOUQUINERIE du plateau
799 Mont Royal, angle St-Jacques, 523-5628

Vivez la mi-carême comme si vous y étiez!

Photos de Pierre Dunnigan
Textes de Francine Saint-Laurent
Avant-propos de Gilles Vigneault

Mi-carême

Une fête québécoise à redécouvrir



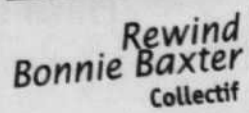
Les 400 coups

NOUVEAUTÉS AUX

Éditions d'art Le Sabord



Mamerlor
Réjean Bonenfant
Bouleversantes chroniques croisées entre une mère et son seizième enfant, écrivain
64 pages - 19,95 \$



Rewind
Bonnie Baxter
Collectif
Essai sur la production artistique des dix dernières années de l'artiste Bonnie Baxter
64 pages - 29,95 \$



Vox Fibrae
Carole Simard-Lafamme et François Tousignant
Essai inspiré du lien entre art et musique
176 pages - 29,95 \$

(819) 375-6223 www.lesabord.qc.ca

ESSAIS

ESSAIS QUÉBÉCOIS

L'engagement démocratique de Marc Brière



Louis Cornélius

La constance de l'engagement démocratique de Marc Brière est admirable. Militant libéral à l'époque de la Révolution tranquille, membre-fondateur du Mouvement Souveraineté-Association et du Parti québécois, Brière a dû mettre son militantisme en veilleuse de 1975 à 1999, alors qu'il exerça la fonction de juge au Tribunal du travail. Depuis 2000, toutefois, il a repris son bâton de pèlerin en publiant plusieurs essais visant, selon sa formule, à nous faire sortir de l'impasse nationale.

Lire Marc Brière n'est pas vraiment une partie de plaisir. L'essayiste, en effet, a gardé de son ancienne fonction de juge quelques tics stylistiques qui alourdissent sa prose, souvent redondante et faisant un usage par trop abondant des citations. L'homme, néanmoins, a des idées qui méritent d'être entendues et quelques obsessions susceptibles de dynamiser le débat démocratique québécois.

Souverainiste-associationniste, Brière rejette tout dogmatisme, que celui-ci soit indépendantiste ou fédéraliste. Il réitère, dans *Babel-Québec - Démocratie, citoyenneté et mode de scrutin*, sa conviction la plus profonde: «Ce n'est pas accéder à l'indépendance nationale ou à la souveraineté qui importe, c'est marcher vers elle en progressant vers plus d'autonomie, pour avoir plus de justice, plus d'équité, plus de solidarité. [...] C'est la perspective, c'est le cheminement que je suggère aux indépendantistes québécois: avancer vers la lumière, mais en se protégeant de l'éblouissement de l'idée fixe, du but qui seul compterait, et qui empêcherait de voir la réalité multiforme des nécessaires étapes du cheminement à accomplir.»

Trois de ces étapes l'obsèdent plus particulièrement: le développement des vertus civiques et républicaines, l'établissement d'une citoyenneté québécoise et la réforme du mode de scrutin. Les indépendantistes, souvent, renvoient à l'après-souveraineté la mise en branle de ce programme, surtout ses deux derniers volets. Les fédéralistes, pour leur part, contestent le volet qui a trait à la citoyenneté québécoise, y voyant une astuce souverainiste. Brière rejette ces réserves qui

constituent justement, selon lui, la cause de l'impasse actuelle.

On constate donc que la volonté de développer les vertus civiques est plutôt partagée. Reste, évidemment, à en établir les conditions de possibilité. Le cynisme de la population envers les dirigeants, écrit Brière, est nourri par le déséquilibre fiscal entretenu par le fédéral et par la corruption (scandale des commandites, patronage dans les sociétés d'État, gâchis de la Gaspésie) des élites politiques en général. Des changements d'attitude s'imposent donc pour les gestionnaires du bien public.

Les citoyens, cela dit, doivent eux aussi faire leur examen de conscience: «Malgré une vitalité réelle et souvent admirable de la démocratie au Québec, force est de reconnaître qu'à part chez les mordus de la politique, l'ignorance l'emporte généralement sur les connaissances. [...] C'est la faute des Québécois eux-mêmes, qui se complaisent dans leur analphabétisme civique, ne lisent pas les journaux et s'abstiennent systématiquement de regarder ou d'écouter les émissions d'affaires publiques.»

Pour corriger cette déplorable situation, Brière reprend entre autres une idée que nous sommes quelques-uns à mettre en avant depuis plusieurs années: l'instauration, à la fin du secondaire et au collégial, d'un cours d'éducation civique qui fournirait à tous les futurs citoyens les outils nécessaires à leur engagement démocratique. L'absence d'une telle formation constitue, en effet, un scandale dans une société avancée comme la nôtre.

Plus délicate, la proposition d'instaurer une citoyenneté québécoise a souvent été défendue par Brière, mais jamais aussi bien que dans cet ouvrage. La nation civique québécoise, écrit l'essayiste, n'existe pas encore. La société québécoise comprend trois groupes nationaux — les Franco-Québécois, les Anglo-Québécois et les Autochto-Québécois — qui «ne partagent pas une seule et même conscience nationale». L'établissement d'une citoyenneté québécoise et l'adoption par les Québécois d'une Constitution pourraient fonder cette nation civique et lui donner une existence réelle, même dans le régime constitutionnel actuel.

Suggérée par la Commission Larose sur la situation et l'avenir de la langue française au Québec et appuyée, notamment, par le politologue Alain G. Gagnon, cette idée de citoyenneté québécoise aurait, selon Jean-François Lisée, de grands avantages: «La citoyenneté québécoise apparaît donc non seulement comme un geste positif, mais

comme une réparation: pour la majorité francophone, une façon d'affirmer sa présence au Canada et en Amérique malgré les échecs de Meech et de la souveraineté, donc un baume sur ses plaies, une infusion d'amour propre; pour les minorités non francophones, une façon de leur dire qu'ils sont citoyens québécois une fois pour toutes, quoi qu'en puisse dire demain tel ou tel leader Trudeau ou indépendantiste.»

Des souverainistes y verront une démarche affirmacionniste qui détourne de l'essentiel, alors que des fédéralistes y verront une astuce souverainiste. Brière, lui, en parle plutôt comme «une troisième voie entre l'indépendance et l'assimilation», et Lisée choisit le pragmatisme en laissant la question des conséquences ouverte: «Le fait est qu'on ne peut tout simplement pas savoir quel impact aurait demain la citoyenneté sur l'intention de vote référendaire. Il faut oublier ces calculs et se concentrer sur le fond des choses. Est-ce bénéfique au Québec d'aujourd'hui et de demain? Oui? Alors allons-y.» Il y a là, reconnaissons-le, un chantier fascinant et une magnifique occasion de débat démocratique.

Brière, d'ailleurs, applique aussi la conclusion de Lisée à la réforme du mode de scrutin. Il plaide en faveur d'un mode de scrutin mixte (75 députés élus selon le mode uninominal à un tour et 50 députés élus à la proportionnelle à partir d'une liste nationale) qui redonnerait de la vigueur à la démocratie québécoise (et à la démocratie canadienne, si on lui appliquait aussi cette formule, selon des modalités spécifiques, toutefois).

Pour faire avancer le Québec — sa seule véritable obsession, finalement —, Marc Brière fait le pari de l'aventure démocratique et de l'audace tranquille avec une belle sagesse qui laisse les horizons ouverts.

louiscornelius@parroinfo.net

BABEL-QUÉBEC
DÉMOCRATIE, CITOYENNETÉ
ET MODE DE SCRUTIN
Marc Brière
Varia
Montréal, 2005, 304 pages

HISTOIRE

De la guerre Guerres et civilisations, de Gérard Chaliand, est un ouvrage de référence indispensable

ROBERT COMEAU

Spécialiste des questions de stratégies militaires et des conflits, l'excellent vulgarisateur et érudit Gérard Chaliand est un des rares historiens à s'intéresser à l'histoire militaire des sociétés non européennes. «L'orientalisme, précise-t-il, ne s'est guère intéressé à la tradition militaire ou aux cultures stratégiques, qu'il s'agisse de l'Islam, de l'Inde ou de la Chine.» Après avoir publié en 1990 *L'Anthologie mondiale de la stratégie*, il a consacré ses recherches aux empires nomades situés entre le Danube et la Mongolie, à ces peuples de guerriers des steppes de l'Eurasie centrale et à leurs cultures stratégiques qui ont marqué ce continent entre le IV^e siècle av. J.-C. et le XVI^e siècle. Il vient de rééditer en poche *Les Empires nomades*.

Depuis l'ouvrage classique de René Grousset, *L'Empire des steppes* (1939), on s'est fort peu intéressé en Occident à ces nomades, qualifiés souvent de «barbares», qu'il s'agisse des Indo-Européens, des turcophones ou des Mongols, qui ont eu un impact considérable en Eurasie centrale. Dans ce nouvel ouvrage de synthèse, *Guerres et civilisations*, sont analysées ces civilisations des «fils de la steppe» sédentarisés, leurs modes de combat spécifiques, leurs conceptions de la stratégie militaire et leur occupation du territoire. Sont également étudiés la tradition politico-militaire des Ming en Chine, la fin des nomades avec les Mandchous et les Moghols en Inde introduisant l'islam.

Après un préambule traitant de l'influence de l'armement dans la généalogie des conflits jusqu'à aujourd'hui, il débute par le premier empire militaire connu, celui des Assyriens, qui atteint son apogée entre le IX^e et le VII^e siècle avant notre ère et qui comprendra l'ensemble de la Mésopotamie, une partie de l'Iran, de l'Anatolie, de la Syrie-Palestine et de l'Égypte, bref l'ensemble du monde antique de cette époque. Il s'intéresse ensuite à la tradition

militaire de l'Empire romain d'Orient, qui dure un millénaire et survit jusqu'en 1453, date de la prise de Constantinople par les Ottomans. Les empereurs byzantins auront cherché désespérément l'aide des Latins et de la papauté face aux Arabes. Byzance a tout de même «réussi à durer, entre les ruées nomades des uns et les visées impériales des autres, avec un mélange de diplomatie et d'usage intelligent de la force, rare sinon unique dans l'Histoire».

Chaliand décrit la première expansion fulgurante des Arabes, qui en un peu plus d'un siècle dominent de l'Espagne au seuil de l'Inde et se heurtent aux troupes chinoises en 751. Puis analyse, dans ce fascinant précis d'histoire des empires de la steppe euroasiatique, la lutte opposant les cavaliers-archers nomades aux sédentaires, «une opposition qui, durant deux millénaires, a été, selon la thèse de l'auteur, le fondement essentiel des conflits du monde antique et médiéval jusqu'au XVI^e siècle».

La prééminence des nomades eurasiatiques, d'abord prédateurs puis, une fois convertis à l'islam, devenus créateurs d'empires prestigieux, a été totale. Ces empires des héritiers sédentarisés des nomades — les Seljoukides, les Ottomans, les Mamelouks, les Moghols ou Tamerlan — sont analysés ici avec une grande clarté, cartes et tableaux chronologiques à l'appui. On comprend mieux les adversaires par excellence des croisés, ces turcophones qui forment, dès le IX^e siècle, les troupes combattantes de l'islam moyen-oriental. La prise de Constantinople en 1453 marque le début de l'ère du canon.

Après deux siècles sous le joug mongol, Ivan le Terrible sonnera la revanche des sédentaires en s'étendant dans toute la Sibérie méridionale. Et dès le début du XVII^e siècle, les navires anglais, hollandais et français surpasseront

la flotte ottomane. Le théâtre des conflits s'amplifiera pour devenir progressivement mondial. La dimension maritime du globe ne prend toute son importance qu'au moment où les nomades viennent de perdre leur supériorité militaire. Avec Frédéric II de Prusse, la grande figure militaire du XVIII^e siècle, les armes à feu prennent définitivement une place décisive dans les conflits, remplaçant les armes de choc. Avec Napoléon commenceront les batailles d'aneantissement. L'auteur résume rapidement l'expansion coloniale depuis le XVI^e siècle, l'avance technologique de l'Occident, et passe rapidement sur les grandes guerres contemporaines qui sont connues. Par contre, son dernier chapitre s'attarde à l'histoire des guerillas. On reconnaît l'intérêt du militant de gauche qui a la connaissance du terrain, ayant fait ses premières armes en Guinée-Bissau avec son ami Amical Cabral.

Ce grand livre d'histoire, *Guerres et civilisations*, est un ouvrage de référence indispensable à qui veut comprendre la nature des conflits qui affectent encore aujourd'hui l'ordre mondial.

Collaborateur du Devoir

**GUERRES
ET CIVILISATIONS**
DE L'ASSYRIE À L'ÈRE
CONTEMPORAINE
Gérard Chaliand
Odile Jacob
Paris, 2005, 445 pages

**LES EMPIRES NOMADES,
DE LA MONGOLIE AU
DANUBE, DU V^e SIÈCLE
AV. J.-C. AU XVI^e SIÈCLE**
Gérard Chaliand
Perrin
Paris, (1995) 2006, 220 pages

PALMARÈS LIVRES ARCHAMBAULT

QUEBECOR MEDIA

Résultats des ventes : Du 14 au 20 mars 2006

ROMAN

- 1 DECEPTION POINT**
Dan Brown (JC Lattès)
- 2 VERGLAS**
Normand Lester (Libre expression)
- 3 MA VIE AVEC MOZART**
Éric-Emmanuel Schmitt (Albin Michel)
- 4 COMME UNE ODEUR DE MUSCLES**
Fred Pellerin (Planète rebelle)
- 5 DANS MON VILLAGE, IL Y A BELLE...**
Fred Pellerin (Planète rebelle)
- 6 TROIS JOURS CHEZ MA MÈRE**
François Weyerergans (Grasset)
- 7 LES CHEVALIERS D'ÉMERAUDE T. 8**
Anne Robillard (Mortagne)
- 8 ANGES ET DÉMONS**
Dan Brown (JC Lattès)
- 9 IL FAUT PRENDRE TAUREAU PAR...**
Fred Pellerin (Planète rebelle)
- 10 VERS LE SUD**
Dany Laferrière (Boréal)

OUVRAGE GÉNÉRAL

- 1 S.O.S. BEAUTÉ: MENUS PROGRAMME**
Chantal Lacroix (la semaine)
- 2 CATHERINE LA GRANDE**
Henri Troyat (J'ai lu)
- 3 VOILE DE LA PEUR**
Samia Shariff (JGL)
- 4 UNE AUTRE ÂME DANS MA FILLE**
Anick Laprante (Dauphin Blanc)
- 5 DEMANDEZ ET VOUS RECEVREZ**
Pierre Morency (Transcontinental)
- 6 MANGER SANTÉ POUR LE PLAISIR**
Minçavi (Minçavi)
- 7 MEILLEURES RECETTES...**
Donna-Marie Pye (Guy Saint-Jean)
- 8 SUDOKU VOL. 1**
Collectif (Pearson)
- 9 SUDOKU: 128 GRILLES**
Carol Vorderman (Marabout)
- 10 AU PAYS DES MERVELLES**
André Pratta (VLB)

LIVRE DE POCHE

- 1 DA VINCI CODE**
Dan Brown (Pocket)
- 2 L'OMBRE DU VENT**
Carlos Ruiz Zafon (Livre de poche)
- 3 ENSEMBLE C'EST TOUT**
Anna Gavalda (J'ai lu)
- 4 UN PETIT PAS POUR L'HOMME**
Stéphane Dompière (Québec Amérique)
- 5 LES OS TROUBLES**
Kathy Reichs (Pocket)
- 6 CINQ PERSONNES QUE J'AI...**
Mitch Albom (Pocket)
- 7 UN DIMANCHE À LA PISCINE À KIGALI**
Gil Courfemagne (Boréal)
- 8 LA PROCHAINE FOIS**
Marc Lévy (Pocket)
- 9 ET SI C'ÉTAIT VRAI**
Marc Lévy (Pocket)
- 10 BRICKBACK MOUNTAIN**
Annie Proulx (Grasset)

NOUVEAUTÉ ANGLOPHONE

- 1 WITH NO ONE AS WITNESS**
Elizabeth George (Harper Collins)
- 2 THE CLOSERS**
Michael Connelly (Warner Books)
- 3 PRINCE OF FIRE**
Daniel Silva (Nai)
- 4 CRAZY IN LOVE**
Laurie Rica (Bantam Books)
- 5 KILL THE MESSENGER**
Tami Hoag (Bantam Books)
- 6 RAGE**
Jonathan Kellerman (Ballantine)
- 7 KING OF THE VAGABONDS**
Neal Stephenson (Harper Collins)
- 8 THE MOSCOW VECTOR**
Robert Ludlum (St. Martin's Press)
- 9 THE PRINCES OF IRELAND**
Edward Rutherford (Anchor Canada)
- 10 IMPOSSIBLE**
Danielle Steel (Dell)

LIBRAIRIE

BONHEUR D'OCCASION

Livres d'occasion de qualité

- ~ Livres d'art et de collections
- ~ Canadienne
- ~ Livres anciens et rares
- ~ Littérature
- ~ Philosophie
- ~ Sciences humaines
- ~ Service de presse

Achetons à domicile

514-522-8848 1-888-522-8848
bonheuroccasion@bellnet.ca
4487, rue De La Roche (angle Mont-Royal)

NOUS NOUS DÉPLAÇONS PARTOUT AU QUÉBEC, POUR L'ACHAT DE BIBLIOTHÈQUES IMPORTANTES.

éditions Liber
Philosophie • Sciences humaines • Littérature

Louis Lafrance

Droit humanitaire et guerres déstructurées
L'exemple africain

156 pages, 20 dollars

Le lancement de ces ouvrages aura lieu le jeudi 30 mars à 17h à la Maison Ludger-Duvernay, située au 82, rue Sherbrooke Ouest, à Montréal, à l'occasion du colloque « Puissance du poème ».

vlb éditeur **cep**
www.edvvlb.com

Pour information : (514) 987-3000, poste 1578

LIVRES

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

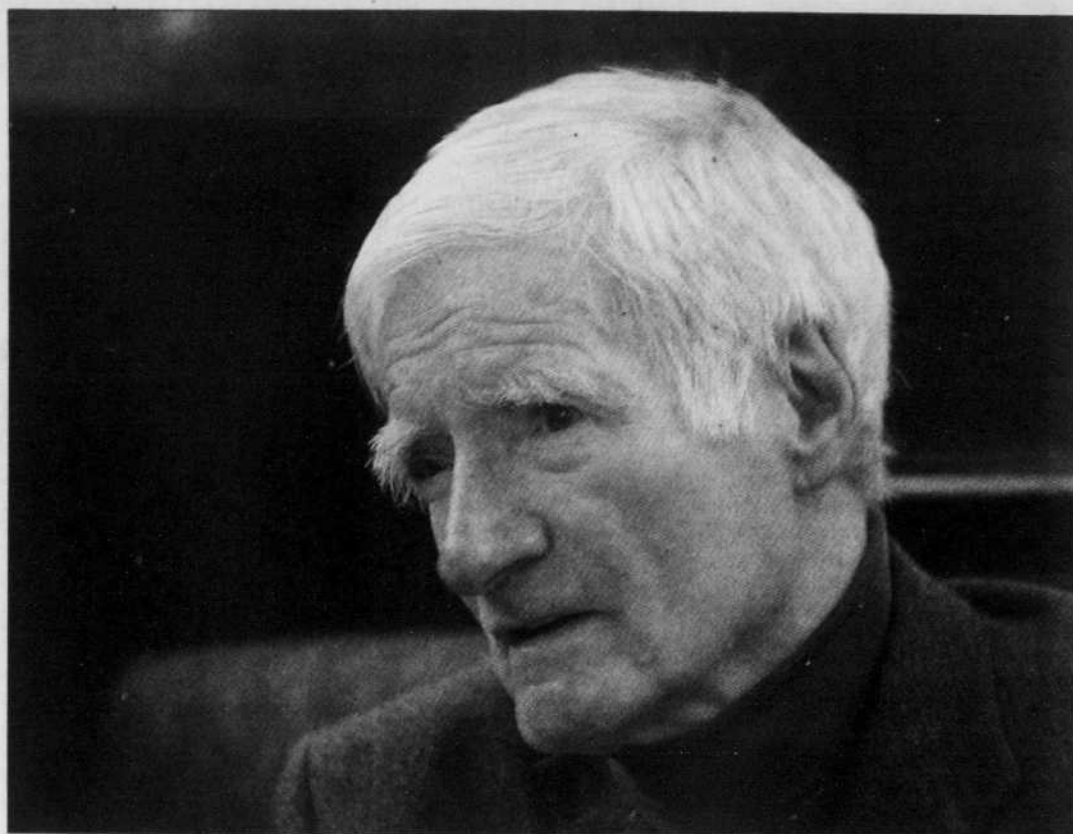
Gilles Archambault, à voix basse

Un 28^e livre aux tonalités mélancoliques, placé sous le signe des rupturesCHRISTIAN
DESMEULES

De ce bar d'un hôtel du centre-ville adossé à la tour de la Bourse, entre une rangée de colonnes d'acier et des immeubles en construction, les grues dominent le paysage, la pluie ne suffira pas à nettoyer les rues. Un vendredi après-midi tout gris du mois de mars. Le décor parfait pour une conversation à voix basse.

«Je n'ai jamais compris qu'on me lise, avoue tout de suite Gilles Archambault. Et en même temps, je n'ai jamais compris qu'on ne me lise pas.» L'écrivain goûte un instant le paradoxe. «Je suis sans doute un peu malade», admet-il de lui-même.

Son œuvre est tout entière traversée d'ironie inquiète, de regards en biais, de malaises et de pudiques tendresses envers ses personnages. Depuis *Une suprême discrétion*, paru en 1963, jusqu'au *Voyageur distrait* (que Borel réédite en poche), Gilles Archambault n'a pas cessé d'enfiler romans, recueils de nouvelles ou chroniques radiophoniques. Longtemps réalisateur et animateur d'émissions consacrées à la littérature ou au jazz à la radio de Radio-Canada (dont il est aujourd'hui retraité), il est conscient de la chance qui a été la sienne: pouvoir vivre de ses deux passions, le jazz et la littérature. «J'ai beaucoup reçu, reconnaît-il. Est-ce que j'ai donné? Je navigue encore dans le doute.»



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

«Le grand drame de la vie, fait remarquer Gilles Archambault, bien plus que la mort, c'est la naissance. C'est pour cela que le monde et les êtres sont si attirants... On est tous lancés dans une catastrophe qu'on n'a pas choisie.»

Dans son 28^e livre, un recueil composé d'une vingtaine de nouvelles inédites intitulé *L'Ombre légère*, l'écrivain de 72 ans traque encore et toujours la faille. L'instant où une vie bascule sans pré-

venir, où l'amour s'évapore, où les masques tombent. À propos de l'inaltérable vanité des hommes, l'écrivain demeure catégorique: «Pour être sûr de soi, il faut être un imbécile.»

Bien au contraire, les personnages des nouvelles de *L'Ombre légère* apparaissent souvent timorés, ont en commun une profonde solitude et des moments de détresse intimes. À peu près

tous, ils semblent hésiter entre le rire et les larmes. Histoires multiples de ruptures (amoureuses, professionnelles, amicales), constats amers du temps qui passe, protagonistes désabusés: nous sommes en mode mineur et chuchoté, pour parler tonalité musicale. Un jeune athlète trop sûr de lui (*Le Bonheur*), un malentendu amoureux entre collègues de bureau (*Plaire aux hommes*), un quadragénaire rattrapé par la solitude (*Le Pont*).

Pessimisme de fond

L'écrivain ne s'en cache pas, il porte un regard morose et désabusé sur la «comédie sociale» qui nous entoure et à laquelle beaucoup d'entre nous participent de gré ou de force. Bon élève de quelques «professeurs de désespoir», selon l'expression de l'écrivaine Nancy Huston, tous ceux qui ont déjà fréquenté son œuvre savent à quel point circule dans son œuvre ce pessimisme de fond — dont il ne fait pourtant pas une maladie.

Tandis qu'une pluie froide continue de tomber sur la ville, il cite Elias Canetti, l'un de ses écrivains préférés — avec Stendhal —, pour qui «acceptation de la vie ne veut pas dire approbation de la vie». «Le grand drame de la vie, poursuit Gilles Archambault, bien plus que la mort, c'est pour cela que le monde et les êtres sont si attirants... On est tous lancés dans une catastrophe qu'on n'a pas choisie.»

Cet amateur de librairies d'occasion, d'auteurs oubliés ou méconnus et de «papiers jaunés» (du titre d'une de ses anciennes chroniques hebdomadaires au *Devoir*) cultive l'humilité sous toutes ses formes. Lucide ou pessimiste, c'est selon, il ne croit évidemment pas à la sagesse. Son bonheur? Lire une phrase bien écrite, écrire, écouter du jazz; toucher à l'univers féminin. Les femmes? «*Tout le mystère du monde est là-dedans*», répètera-t-il à quelques reprises au cours de l'entretien. «*J'ai besoin du monde féminin. C'est ce à quoi je crois. Plus un monde est viril, moins il est le mien.*»

Petite chronique littéraire depuis quelque temps dans *Le Devoir*, billets de fin de semaine à la radio de Radio-Canada (à l'émission de Joël Le Bigot), chronique de jazz pour Québec Audio: il y a chez cet actif rêveur une volonté bien avouée d'éducation populaire. «*En commençant par la mienne*, ajoute-t-il aussitôt. *Et vous pensez bien qu'à l'âge où je suis, il n'y a personne qui m'oblige à être aussi actif... Mais ça me permet presque de ne pas penser au tragique de la vie. Parce que devant la mort, je crois qu'il faut accélérer.*»

Collaborateur du Devoir

L'OMBRE LÉGÈRE

Gilles Archambault
Borel
Montréal, 2006, 178 pages

ÉCHOS

Fragments
d'un malentendu
amoureux

En 21 fragments, Tilman Rammstedt, né en 1973 en Allemagne, démonte la mécanique du malentendu amoureux. À travers l'effritement d'un couple mal assorti qui ne se touche plus et qui a érigé un territoire intime de «zones taboues», ce petit roman déconcertant et fantaisiste explore avec style l'incommunicabilité qui s'est installée entre le narrateur et L., la femme avec qui il vit. Tandis que lui essaie — c'est ce qu'il croit — de garder les pieds sur terre, de se faire «l'avocat de la tangibilité», sa copine «invente de nouvelles lois, et même de nouvelles lois naturelles, parfois aussi des planètes entières. Des planètes où on peut faire de la compté de compliments». En spectateur étonné de sa propre vie, à la fois nonchalant et impuissant, le narrateur de Tilman Rammstedt n'est pas sans rappeler le Robert Winzer de *La Promenade*. Tableau grincant d'une génération atomisée (*Zones taboues*, Tilman Rammstedt, traduit de l'allemand par Leïla Pellissier, Les Allusifs, Montréal, 2005, 111 pages). — *Le Devoir*

Le système
de l'office
sous la loupe

Principal mode de commercialisation des nouveautés sur le marché des livres en langue française, le système de l'office fait l'objet d'une vaste étude visant à le rendre plus efficace et rentable. L'enquête réalisée par le consultant Michel A. LaSalle a été commandée par un comité intersectoriel sur l'office formé de représentants de l'Association des distributeurs exclusifs de livres en langue française, de l'Association des libraires du Québec, de l'Association nationale des éditeurs de livres et de la Fédération des coopératives québécoises en milieu scolaire. Ce comité, qui s'est réuni pour la première fois le 17 janvier, relève de la Table de concertation du livre. Les résultats doivent lui être livrés le 31 août. Outre les contributions des associations, le projet a reçu une aide financière de plusieurs dizaines de milliers de dollars de Patrimoine canadien, par l'entremise du programme Padié. La SODEC finance pour sa part l'édition et la diffusion de l'étude et offre un soutien en ressources humaines. — *Le Devoir*

Olivieri
librairie • bistro

Olivieri
Au cœur de la culture

ODYSSÉES NOIRES

Voici un procès historique, soutenu par une enquête minutieuse, qui écorche vivement le mythe du prodigieux Empire du Mali (ayant favorisé l'essor de treize siècles d'esclavage arabe en Afrique noire) et établit la responsabilité des religions étrangères dans la rélegation du Noir au rang des êtres asservis et vilipendés par les bouches folles et profanes.

Causerie avec l'auteur
Mountaga Fané Kantéka

«Le passé n'est jamais mort, il n'est même pas passé.», écrivait William Faulkner. Et la vérité occultée par la version officielle de l'Histoire, favorisant injustement les vainqueurs du jour, finit toujours par surgir un jour.


ANIMATEUR :
Oumar Dioume,
Professeur

Mardi 28 mars 19 heures


Entrée libre
5219 Côte-des-Neiges
Métro Côte-des-Neiges
RSVP : 739-3639

Deux fois bravo !

En nomination, Prix littéraire Hackmatack - 2007




Sarah Lalonde




Vive le nombril libre!
COLLECTION
LES PETITS LOUPS

**Finaliste, Prix Ville de Québec
Salon international du livre de Québec 2006**



Louis-Karl Picard-Siou



Yawendara et la forêt
des Têtes-Coupées
COLLECTION
LES LOUPS ROUGES

Le Loup de Gouttière
loupgout@videotron.ca

Triptyque

www.triptyque.qc.ca
triptyque@editiontriptyque.com
Tél.: (514) 597-1666 et 597-2335


MŒ

BIUS

108

ÉCRITURES / LITTÉRATURE

QV 2005



**QUAND LA CUVÉE
EST TIRÉE
IL FAUT LA LIRE**

186 p., 10 \$

sous la direction de ROBERT GIROUX


TEXTE EN MÉMOIRE
Objet et capitale de Jean-Marc Desjard

CARL BERGERON, LOUIS BLOUIN, LOUIS-MARIE BOUCHARD, NICOLE CAMPEAU,
ERIC CARDINAL, LAURENT CHABIN, VERONIQUE DESPONDÉS, CLAUDE DUMAY,
KARINE GLOUREUX, RAHADI H., FRANÇOIS-XAVIER LIMORE, SOPHIE MARAIS,
JIAN MARTIN, BERNARD POZIER, ALAIN ROBINET, DEANG-ESCHA ROSS

LITTÉRAIRE À UN ÉCRIVAIN VIVANT
Métiers Bronzés à Wapiti Montréal


MARATHON D'ÉCRITURE INTERCOLLEGEAL

Romanichels




Pourquoi Gabriel Olmos a-t-il cru pouvoir trouver l'amour dans les bras d'Ana Stein, la maîtresse de son père, mort assassiné ?


Daniel Castillo Durante
La passion des nomades
roman • 232 p. • 24 \$



Documents en format poche



Bruno Roy
Journal dérivé
III. L'espace public 1970-2000
journal • 240 p. • 18 \$




Ce troisième tome, tout compte fait, constitue, sur une période de plus de trente ans, un témoignage consistant des forces et faiblesses d'une pensée sociale fondée sur une éthique constante. On y trouve à la fois l'expression d'un citoyen engagé, l'itinéraire d'un militant fougueux et la passion d'un professeur à la pensée divergente.

XYZ
éditeur

XYZ éditeur • 1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1
Téléphone : (514) 525-2170 • Télécopieur : (514) 525-75-37
Courriel : info@xyzedit.qc.ca • www.xyzedit.qc.ca

TOUTE UNE VIE!
(un prêtre se raconte)



TOUTE UNE VIE !
Un prêtre se raconte
(autobiographie) 2004, 28 \$
par Pierre-Maurice Hébert

Peu de gens auraient eu l'audace et l'humilité d'écrire un tel livre. On y découvre un homme authentique et vrai qui a le souci du beau et de l'excellence, quelqu'un qui est en recherche constante et en quête de plus grand. Il a trouvé l'essentiel de la vie et s'y est attaché.

Plus que la vie d'un homme, ce livre est la vie d'une époque. Il couvre presque tout le vingtième siècle, jusqu'à nos jours. Il nous fait pénétrer aussi à l'intérieur d'une communauté religieuse, les capucins, que l'on connaît peu quand on la voit seulement de l'extérieur.

Vous aurez du plaisir à lire ce livre, en plus de vous instruire. Merci à l'auteur pour nous avoir révélé un autre côté de la vie!

Gaétane Paré

Éditions de l'Écho
3650 boul. de La Rousselière, Montréal H1A 2X9